

*Tant auprès de la droite que de la gauche, nous n'avons
que des amis, que nous estimons et qui nous estiment.*

Hassan II, roi du Maroc, *Le Monde*, 3 août 1988

« Lyautey le Marocain »

Si Hubert Lyautey, maréchal d'une troisième République qu'il n'a jamais portée dans son cœur, a l'honneur d'être inhumé aux Invalides, c'est que l'œuvre de sa vie, la soumission du Maroc, lui valut un immense prestige. De sa conquête du royaume chérifien, dernière parcelle colonisable du continent africain qu'il encercler puis s'attache à « pacifier », une fois les sultans chérifiens rendus à ses vœux, Lyautey façonne son œuvre.

Cet esthète, honoré par l'Académie française, fut un grand publiciste et un redoutable propagandiste. Celui qui rêvait d'un destin national scelle son sort à celui du royaume chérifien. Plus le Maroc était grand, plus il serait grandi. Si le Maroc était un chef-d'œuvre, il en serait le créateur. Le passage des années et la guerre du Rif mirent un terme à son projet. Mais le « royaume fortuné », appelé aussi la « Californie française », demeure dans les esprits le marqueur d'une nation à nulle autre pareille.

La vision française du Maroc est un curieux mélange de romantisme, d'idéalisme, de nostalgie, mais aussi de réalisme et d'intérêts bien compris. Cette construction est très largement politique, dans la mesure où les élites françaises se sont appliquées, depuis la fin du XIX^e siècle, à « vendre » le Maroc au bon peuple de France. Eugène Étienne, député « algérien » d'Oran avant 1914, et le « comité du Maroc » se sont efforcés de justifier l'agressivité économique et militaire préparant la colonisation. Qu'il devait être beau et glorieux l'Empire chérifien, pour risquer de provoquer une guerre avec l'Allemagne ! Puis le traité de Fès, qui instaura en 1912 le protectorat français sur le Maroc, se prêta à une formidable opération de propagande de la part de Lyautey, son concepteur.

Toutefois, la parole lyautéenne ne suffit pas à déclencher une ruée vers ce pays, comme en 1848 celle de l'or en Californie. Il faut détourner vers le Maroc migrants, capitaux, investisseurs, touristes et polygraphes, en provenance des départements d'Algérie. On « vend » aux Français le Maroc, en magnifiant ses combattants héroïques, ses Berbères farouches, ses « féodaux », ses médinas profondes, son sultan francophile, etc. Il fallait faire oublier la guerre du Rif (1921-1925), la crise des années trente, les revendications nationalistes, ou la « duplicité »

nationaliste du sultan Sidi Mohammed (futur Mohammed V).

Une fois arrachée son indépendance en mars 1956, le Maroc fut érigé en havre de paix. Le contraste avec une Algérie révolutionnaire, engagée dans un long combat pour rompre sa dépendance avec la France, plaidait en sa faveur. Qu'il était bon d'être affecté au Maroc pour effectuer son service militaire, plutôt que dans les djebels algériens (l'armée française quitta le Maroc en 1961) ! De surcroît, depuis 1961, le jeune Hassan II n'a plus les préventions de son père Mohammed V à l'égard de la France, qu'il avait dû subir et affronter vingt ans durant. Hassan II a choisi l'alliance occidentale. La France, morigénée par l'Égyptien Nasser, traitée de haut par les Algériens Ben Bella et Boumediene, bousculée par le Tunisien Bourguiba, peut compter sur la fidélité d'Hassan II.

« Notre ami le roi », à l'intelligence politique établie, devient l'ami des heures heureuses et des moments difficiles. Œil de la France en Afrique, passerelle avec le monde arabe, intermédiaire entre Israël et l'Islam, le Maroc se rend indispensable. Une partie des élites françaises prend ses habitudes dans ce pays, lieu de détente garanti. Une fois retombées les affres de l'affaire Ben Barka (octobre 1965), qui empoisonnèrent les relations entre De Gaulle et Hassan II, le Maroc prit, à partir des années soixante-dix, des airs du Cuba de Batista pour les dirigeants français, pour le meilleur et pour le pire. En retour, la France ne négocia ni son soutien ni ses aides. Cette « Marocofolie » post-coloniale (quoique le terme date des années vingt) eut des nécessités de Guerre froide, mais elle s'établit sur des intérêts réciproques bien compris.

Grande fut la sollicitude de la France à partir des années quatre-vingt, lorsque les temps devinrent dif-

ficiles pour l'économie du royaume. La République s'attache alors à pallier le scandale qu'elle a fomenté en attribuant le Sahara pétrolier à la seule Algérie, quand elle quitte le pays en 1962, après avoir espéré le garder pour elle. Pour se faire pardonner de ce proche allié, la France ferme les yeux sur l'autocratie de Hassan II, feint d'admirer la « démocratie hassanienne », envoie plus que nulle part ailleurs des milliers de coopérants, soutient sans barguigner le royaume dans sa guerre au Sahara, invite ses touristes à arpenter ses médinas, fait mine d'ignorer le trafic de haschisch, accueille les immigrés de ce pays en plein marasme économique, et loue le « royaume aux mille contrastes ».

Hassan II eut le privilège de s'adresser, depuis la télévision nationale française, à l'opinion française, mais aussi à « ses chers Marocains » de France. Il fut un des premiers chefs d'État étrangers à discourir devant le Parlement français, et le premier à assister au défilé de ses propres troupes sur les Champs-Élysées, le 14 juillet 1999, quelques jours avant sa mort. Cette sollicitude de la V^e République envers un monarque de droit divin (quoique Hassan II, en bon connaisseur de la France, s'attachait à réfuter cette qualité) est nourrie par un siècle d'histoire. Le Maroc, c'est la « colonie » qui a réussi. C'est un pays qui a forgé des carrières, des alliances familiales et des fortunes qu'aucune guerre n'est venu ruiner ou discréditer. Dans la bourgeoisie française, dans les milieux militaires et diplomatiques, dans ceux du négoce, du vin ou encore dans le monde des médias, nombreuses sont les personnalités qui doivent leur rang à leur passé marocain. Ce milieu « Vieux Marocains » ne cesse d'ailleurs de se renouveler : les gouvernements français passent, mais les « amis du Maroc » demeurent en leur sein.

Après les déroutes françaises en Indochine, en Algérie, à Madagascar, au Liban et plus récemment en Côte d'Ivoire, le Maroc incarne la stabilité, la francophilie en Afrique du Nord, le succès d'une économie amie très liée au capitalisme national. N'est-il pas une incarnation du « génie français » ? Ils sont nombreux les hommes politiques, de droite comme de gauche, à vanter les mérites de ce pays, de son roi, de son peuple, de ses brillantes et si proches élites francophones. Plus que tout, c'est peut-être son soleil qu'ils préfèrent, et le *farniente* que l'on s'y octroie, avec la sollicitude d'une docile et généreuse domesticité. Au demeurant, les Français ne cherchent pas à en savoir beaucoup plus.

Il est loin, le temps où une armée d'anthropologues et d'officiers coloniaux des affaires indigènes parcouraient en tous sens l'Empire chérifien avec une foi d'entomologiste, à la recherche de ses multiples particularismes. Les Marocains ont remercié les Français de leur sollicitude en 1956. Depuis, chacun s'occupe de ses affaires. Mais l'affection est intacte entre les élites des deux pays, qui ont bien compris les bénéfices cumulés qu'elles peuvent tirer de leur connivence partagée.